

La volonté en tant que clef du secret de la vie *Christoph Hueck*

Martin Basfeld s'est confronté d'une manière critique et loyale avec l'idée centrale de mon ouvrage et a invité au dialogue. Dans cet ouvrage, j'ai tenté de fonder la conception que le temps comme un double courant, celui du passé vers l'avenir et celui de l'avenir vers le passé, pourrait rendre compréhensibles non seulement la conscience, mais plus encore la vie des organismes et leur évolution. Dans la conférence du 4.11.1910, Rudolf Steiner a développé l'image du double courant du temps pour décrire la vie de l'âme et pour la compléter d'une représentation de la figure d'une croix schématisant les actions « perpendiculaires » du Je et des impressions des sens sur ce double courant. Cela étant, est-il justifié de transposer cette structure *d'âme* et, en particulier, l'idée du double courant du temps, sur des phénomènes *biologiques* ?

Martin Basfeld se réfère avant tout aux convergences exposées au chapitre 4 de mon ouvrage du double courant du temps. J'y parle du « souvenu » et de « l'attendu » et j'emploie ces expressions au participe passé pour renvoyer au double courant du temps. Basfeld a raison sur le fait que choses souvenues et attendues sont des représentations. Et aussi longtemps qu'on en reste à des représentations, le temps ne se laisse concevoir que comme s'écoulant du passé vers l'avenir. Des anticipations du futur sont des projections de représentations actuelles. Dans cette mesure « des anticipations ne renvoient pas seules à une inversion du temps » (p.81).¹ Car la représentation provient bien justement du courant venant du passé.

Basfeld signale aussi très clairement la participation du sentiment et du vouloir dans la conscience du temps et il montre la manière dont, justement dans et par la volonté, le courant du temps provenant du futur est agissant : « Nous nous souvenons seulement de ce à quoi notre Je a consacré d'attention et d'intérêt dans le passé. À cette activité du *vouloir*, le Je se rattache au présent et peut, pour cette raison, *ressentir* vis-à-vis de la représentation, que son contenu renvoie à quelque chose avec quoi il était dans le *passé*. C'est donc la *volonté* de me rappeler quelque chose, qui me conduit depuis les représentations actuelles, à rebours, dans le passé et relie ainsi l'activité de l'âme au contre-courant temporel. » (p.80). Pour la relation au futur, il décrit au sens de Rudolf Steiner² qu'un souhait, un projet ou une décision, de vouloir mieux faire une fois encore (que nous pouvons subtilement ressentir comme des échos de nos actions actuelles), sont de « réels effets du futur dans le présent des réminiscences éprouvées du vouloir actuel. Au moyen de ce dernier, une surface de miroir pour les souvenirs est pour ainsi dire objectée au courant représentatif.

Représentations de but, anticipations et motifs sont développées à partir de représentations mnémoniques et perceptives. C'est pourquoi elles aussi ne sont que des expériences *actuelles*. C'est d'abord le *sentiment* ou le désir, qu'il puisse en résulter une réalité, qui nous renvoie à un futur réel. Le regard de la conscience habituelle part dans le vide. Elle ne peut avoir de perception du futur. Tous les *sentiments* dirigés sur l'avenir, comme l'attente tendue ou bien la peur, portent cependant en eux quelque chose qui doit compter sur le nouveau, l'inattendu ou bien le surprenant, car il n'existe aucune action transposant 100% de nos représentations de but. Car, sans cesse, après son accomplissement, se forment dans l'âme le *souhait*, le *dessein* et la *résolution* d'une action ultérieure, et cela que ce soit dans une nouvelle vie terrestre ou bien dans une autre degré d'évolution de la culture ou selon le cas, de la Terre, afin de pouvoir se rattacher de nouveau à un degré plus parfait. Ces réminiscences éprouvées du vouloir actuel sont de réels effets du futur dans le présent. Pour Rudolf Steiner, ils sont l'élément germinal du vouloir, qui renvoie au-delà des limites de la mort d'une vie humaine. Nos représentations d'objectifs et de motifs elles-mêmes proviennent encore du courant temporel de la vie représentative, mais elles servent à en appeler au vouloir co-déterminé depuis le futur vers le présent. Et ce n'est que dans l'action effective que le futur se met à briller. » (p.80). Le courant du temps venant du futur est bien pour cette raison aussi inconnu, parce que la volonté agissant dans l'action est aussi peu consciemment éprouvée.

¹ Indication du numéro des pages de l'article de Basfeld entre parenthèses « rondes », celles de mon ouvrage entre crochets.

² Conférence du 25.8.1919 dans *Anthropologie générale en tant que fondement de la pédagogie* (1919 ; GA 293), Dornach 1992.

Les questions et objections vis-à-vis d'un courant temporel contraire simplement représenté sont donc très justifiées. Mais je voudrais indiquer là-dessus que je suis entré plus en détail plus loin sur le caractère volontaire du temps provenant du futur [paragraphe 7.4, pp.162 et suiv.]. Il y est dit : « Par la représentation de la tête, on appréhende des images devenues. Les images représentatives sont des résultats d'un processus qui trouve son achèvement dans l'image — elles proviennent du passé. La volonté, par contre, est la vertu qui se dirige sur ce qui vient, qui est, pour ainsi dire, attirée par le futur. Le courant temporel du futur ne peut pour cette raison qu'être appréhendé par l'activité volontaire, il n'est qu'éprouvé par elle, aussi longtemps que la volonté est mise en action. Lorsqu'on essaye de se représenter le courant du temps provenant du futur, cette idée doit nécessairement rester obscure. Mais si l'on s'immerge avec une énergie volontaire dans les processus d'évolution, alors ce courant devient expérience. On éprouve comment la vertu propre d'un devenir, en tant qu'énergie de volonté et de convoitise affluant du futur, vient à notre rencontre. ... La *volonté* est ce qui délivre la clef du mystère de la vie. L'idée peut savoir qu'elle a besoin de cette clef, mais seule la volonté peut lui ouvrir la porte pour cela. » Quand bien même dans la chapitre 4 mon approche de ce sujet difficile, tout d'abord choisie, est de nature représentative, je pense nonobstant, que mes dires ultérieurs indiquent un certain accord avec les contextes exposés par Martin Basfeld.

Un autre point critique de Basfeld concerne mon parallélisme de la croix du temps d'avec les quatre causes originelles d'Aristote, car « aussi bien causalité que finalité sont pensées à partir de la conscience ordinaire du temps » (p.81). Ceci aussi est juste, aussi longtemps que la finalité se réfère aux représentations humaines du but. Si je comprends correctement Aristote, il voyait alors une forme de finalité aussi active cependant dans la nature. Je l'ai cité à la page 83 : « Si ensuite à partir de la nature et pour l'amour d'un but, l'hirondelle construit son nid, l'araignée sa toile..., c'est qu'il est manifeste qu'il y a un tel genre de cause-[but], dans l'être de nature devenant et existant. » L'action de ce genre de cause ciblée dans les organismes vivants, c'est carrément en effet la croix des biologistes, car « d'où la poule « sait-elle » (sic !), qu'elle doit pondre pour se reproduire » [voir la chapitre 2 de mon ouvrage] ? Basfeld écrit que la réalisation d'un possible, selon Aristote «est donc une affaire de forme et de matière et non de causalité et de finalité » (p.79). Peut-être que s'ouvre ici une manière intéressante de poser la question. Ne se pourrait-il pas que la relation forme et matière *pour l'organique* (qui ne réalise que successivement ses structures) dût être complétée par le double courant du temps ?

Rudolf Steiner « attribuait » les quatre directions d'action avec les quatre composantes spirituelles de l'être humain : passé vers présent : corps astral ; avenir vers présent : corps éthérique ; perpendiculairement d'en haut : Je ; perpendiculairement d'en bas : corps physique. Et précisément par *ce* parallélisme (fondé essentiellement) est surmontée, selon mon sentiment, la seule et unique validité de la croix du temps pour la conscience, et une fenêtre s'ouvre ainsi sur la vie. Car c'est le corps éthérique, qui ne porte pas seulement les représentations inconscientes mais encore la vie organique, et c'est le corps astral qui n'est pas seulement le porteur de l'expérience d'âme, mais il est aussi le *différenciateur* et l'*organisateur* de l'organique [chapitre 5, ainsi que la citation de Steiner à la page 198].³

Qu'il soit encore mentionné que Rudolf Steiner ne parla pas seulement du double courant du temps dans les conférences de psychosophie. Une autre exposition explicite, qui se rapporte à la biographie humaine, est mentionnée dans les pages 235 et suiv. de mon ouvrage. Et dans la cinquième conférence du cycle de Pâques, devant les jeunes médecins, Steiner exposa comment on peut suivre intérieurement en esprit et au moyen de la métamorphose de l'embryon humain en adulte, on en arrive à une imagination du corps éthérique, alors qu'au moyen, d'une « glissade à

³ Voir à ce sujet aussi la conférence de Rudolf Steiner du 21.10.1908 dans : *Anthropologie des sciences de l'esprit* (1908/09 ; GA 107 ; Dornach 1988) : Dans la plante aussi l'élément différenciant et organisant (agissant de l'extérieur) est aussi le corps astral et *non pas* le corps éthérique, lequel veillerait purement et simplement à la répétition de l'identique.

rebours », ou bien d'une involution des formes du vieillard vers celles du jeune homme, on obtient alors une impression inspirative du corps astral.⁴

Pour finir, Martin Basfeld saisit au passage deux exemples de développement organique tirés de mon livre : la métamorphose de la feuille végétale et la série ontogénétique et phylogénétique des crânes des Hominidés. Il est vrai que je ne tente pas d'expliquer ici ce phénomène « avec l'aide du courant inversé du temps » (p.81)., mais au contraire, j'indique purement et simplement le contre-courant évolutif. Ce n'est que par la comparaison des évolutions crâniennes involuantes d'avec celles évoluant des membres, que je mentionne le double courant du temps comme explication [p.171]. Par la comparaison du développement foliaire, je renvoie à l'idée que la phylogénèse, pourrait être conçue en tant « qu'organisme d'ordre supérieur » qui, dans son déroulement, suivrait un principe d'évolution intérieur, celui du devenir humain.⁵ Au fond, tout mon livre est une tentative prématurée et assurément insuffisante de fonder cette idée. Martin Basfeld renvoie — comme dit avec beaucoup de justification — à la difficulté de se rapprocher de cette idée à partir de la conscience de représentation.

Qu'il me soit permis à cet endroit une remarque complémentaire. La comparaison de la phylogénèse d'avec un organisme signifie aussi, en effet, que l'évolution ne s'est pas déroulée « mécaniquement », selon un but préparé d'avance, mais qu'elle n'a pas été non plus simplement hasardeuse. Chez un organisme en train de se développer on ne peut pas simplement éloigner un stade intermédiaire (par exemple les feuilles inférieures d'une plante annuelle), sans influencer les étapes évolutives suivantes. Chaque étape est donc nécessaire, doit être vécue et subie de fond en comble pour ainsi dire, avant que la suivante puisse suivre, et la suivante reprendra toujours les conquêtes et manques de la précédente. En outre, un stade de développement ultérieur ne se laisse pas prédire uniquement par la considération des précédents, le type peut en effet seulement être découvert lorsque la totalité se présente. Le principe évolutif qui traverse tout ne devient conscient que chez l'observateur, qui crée en imitant à la suite des phénomènes de la nature. Dans cette mesure, l'évolution est toujours un événement dramatique, mis en péril et, dans ce sens, « ouvert ».

Die Drei, 1/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

⁴ Rudolf Steiner : *Considérations méditatives et introduction à une approfondissement de l'art de guérir*. (1924 ; GA 316), Dornach 2003, conférence du 23.3.1924.

⁵ Une idée qui a été aussi exprimée par d'autres auteurs. En détail par exemple par Andreas Suchantke : *Évolution et type*, dans *Élément de science naturelle*, vol. 9, 1968, cahier 4, pp.56-61.